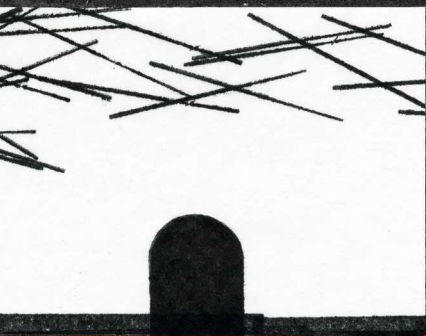
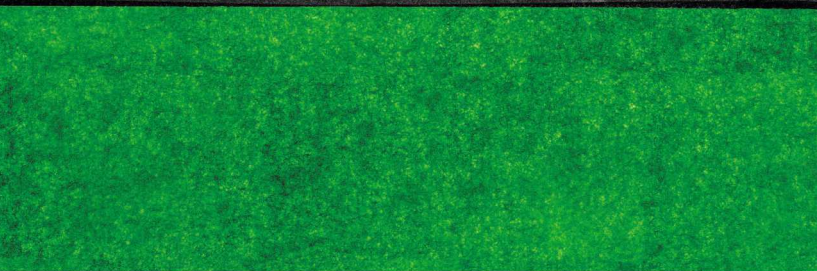


Italo Calvino

Les villes invisibles

Nouvelle traduction



folio

COLLECTION FOLIO

Italo Calvino

Les
villes invisibles

*Nouvelle traduction de l'italien
par Martin Rueff*

Gallimard

Titre original :

LE CITTÀ INVISIBILI

Illustration de couverture © Gianpaolo Pagni.

© *The Estate of Italo Calvino, 2002. Tous droits réservés.*

© *Éditions Gallimard, 2019, pour la traduction française.*

Calvino soutient hautement son parti : *Les villes invisibles* sont des poèmes en prose. Comme ces villes imaginaires ont des noms de femmes, on ne les a pas traduits – pour les villes réelles, et pour autant que cette distinction vaille dans ce livre, on a traduit leur nom conformément à l’usage. Décision qui s’applique surtout pour l’une d’entre elles, que le lecteur connaît et qu’il découvrira en comprenant les raisons de ce choix. [N.d.T.]

I

Il n'est pas dit que Kublai Khan accorde tout son crédit à Marco Polo quand ce dernier lui décrit les villes qu'il a visitées au cours de ses missions et de ses ambassades, mais il est certain que l'empereur des Tartares continue à écouter le jeune Vénitien avec plus de curiosité et d'attention qu'aucun de ses émissaires ou explorateurs. Dans la vie des empereurs, il arrive un moment qui succède à l'orgueil éprouvé face à l'ampleur infinie des territoires conquis, à la mélancolie et au soulagement de savoir qu'il faudra bientôt renoncer à les connaître et à les comprendre; une sensation comme de vide qui vous prend un soir avec l'odeur mêlée des éléphants après la pluie et des cendres du santal qui refroidissent au brasier; un vertige qui fait trembler les fleuves et les montagnes historiés sur la croupe brune des planisphères, enroule les unes sur les autres les dépêches qui annoncent l'effondrement des dernières armées ennemies de dérouté en dérouté,

et fait sauter la croûte qui recouvre la cire des sceaux de ces rois dont nul n'avait jamais entendu le nom et qui implorent la protection de nos armées en marche contre le tribut annuel de métaux précieux, de cuirs tannés et de carapaces de tortue : c'est le moment de désespoir où l'on découvre que cet empire qui nous avait paru la somme de toutes les merveilles est une débâcle sans fin ni forme, que la gangrène de sa corruption s'est trop répandue pour que notre sceptre puisse y mettre bon ordre, que nos triomphes sur les souverains ennemis ont fait de nous les héritiers de leur longue ruine. Seuls les comptes rendus de Marco Polo permettaient à Kublai Khan de distinguer, à travers les murailles et les tours destinées à l'effondrement, le filigrane d'un dessin assez fin pour échapper à la morsure des termites.

LES VILLES ET LA MÉMOIRE

1

S'il part de là et qu'il voyage trois journées vers le levant, l'homme se trouve à Diomira, ville aux soixante coupoles d'argent, aux statues de bronze de tous les dieux, aux rues pavées d'étain, au théâtre de cristal, au coq d'or qui chante chaque matin du haut d'une tour. Toutes ces beautés, le voyageur les connaît déjà parce qu'il les a vues aussi dans d'autres villes. Mais ce qui est propre à celle-ci c'est que celui qui y arrive un soir de septembre, quand les journées raccourcissent et que les lampes multicolores s'allument toutes d'un coup aux portes des friteries, et qu'une femme, depuis une terrasse, hurle : ouh !, se met à envier ceux qui pensent avoir déjà vécu une soirée identique à celle-là et avoir été heureux cette fois-ci.

LES VILLES ET LA MÉMOIRE

2

L'homme qui chevauche longuement par des terres sauvages, le désir d'une ville le prend. Il finit par arriver à Isidora, ville où les palais ont des escaliers en colimaçon incrustés de coquillages, où l'on fabrique avec art des longues-vues et des violons, où, quand un étranger hésite entre deux femmes, il ne manque jamais d'en rencontrer une troisième, où les combats entre les coqs dégénèrent en bagarres sanglantes entre les parieurs. Il pensait à toutes ces choses quand il désirait une ville. Isidora est donc la ville de ses rêves : à une différence près. La ville rêvée le contenait lui encore jeune ; il arrive à Isidora déjà vieux. Sur la place, il y a le muret des vieux qui regardent passer la jeunesse ; il se trouve assis parmi eux. Les désirs sont déjà des souvenirs.

LES VILLES ET LE DÉSIR

1

De la ville de Dorotea, on peut parler de deux manières : dire que quatre tours en aluminium s'élèvent de ses murailles, flanquant les sept portes du pont-levis qui enjambe le fossé dont l'eau alimente quatre canaux verts qui traversent la ville et la répartissent en neuf quartiers, comprenant chacun trois cents maisons et sept cents cheminées ; et si l'on considère que les filles à marier de chaque quartier épousent des gars d'autres quartiers et que leurs familles échangent les marchandises qu'elles détiennent en exclusivité : bergamotes, œufs d'esturgeon, astrolabes, améthystes, faire des calculs sur la base de ces données jusqu'à savoir tout ce que l'on veut de la ville, passé, présent et futur compris ; ou bien dire comme le chamelier qui m'y conduisit : « J'y parvins dans ma première jeunesse, un matin, beaucoup de gens se pressaient dans les rues vers le marché, les femmes avaient de belles dents et regardaient droit

dans les yeux, trois soldats jouaient de la clarinette sur une scène, tout autour des roues tournaient et des pancartes colorées flottaient au vent. Jusqu'alors je n'avais connu que le désert et les pistes des caravanes. Ce matin-là, à Dorotea, je sentis qu'aucun bien de la vie ne pouvait m'échapper. Par la suite, avec les années, mes yeux sont revenus contempler les étendues du désert et les pistes des caravanes ; mais maintenant je sais que c'est seulement une des nombreuses voies qui s'ouvraient à moi ce matin-là, à Dorotea. »

LES VILLES ET LA MÉMOIRE

3

C'est en vain, magnanime Kublai, que j'essaierai de te décrire la ville de Zaira, aux bastions élevés. Je pourrais te dire le nombre des marches dont sont faites les rues en escalier, la forme des arcs des portiques, le type des feuilles de zinc dont on recouvre les toits; mais je sais déjà que ce serait comme de ne rien te dire. Ce n'est pas de cela qu'est faite la ville, mais des rapports entre les mesures de son espace et les événements de son passé : la distance qui sépare le sol d'un lampadaire et les pieds ballants d'un usurpateur pendu; le fil tendu entre un lampadaire et la rambarde qui lui fait face et les festons qui alourdisaient le parcours du cortège nuptial de la reine; la hauteur de cette rambarde et le saut de l'adultère qui l'enjambe à l'aube; l'inclinaison d'une gouttière et le passage d'un chat qui se faufile pour entrer par cette même fenêtre; la ligne de tir de la canonnière apparue à l'improviste derrière le cap et l'obus qui détruit la

gouttière ; les déchirures des filets de pêche et les trois vieux assis sur le quai qui se racontent pour la centième fois l'histoire de la canonnière de l'usurpateur dont on disait qu'il était le fils adultère de la reine, abandonné dans ses langes, là sur le quai.

De cette vague, qui reflue des souvenirs, la ville s'imprègne comme une éponge et se dilate. Une description de Zaira telle qu'elle est aujourd'hui devrait contenir le passé de Zaira tout entier. Mais la ville ne dit pas son passé, elle le contient comme les lignes d'une main, écrit à l'angle des rues, aux grilles des fenêtres, aux rampes des escaliers, aux antennes des paratonnerres, aux hampes des drapeaux, chaque segment se trouvant à son tour rayé d'éraflures, d'encoches, d'entailles, de marques en forme de virgule.

LES VILLES ET LE DÉSIR

2

Au bout de trois journées, en se dirigeant vers le midi, l'homme tombe sur Anastasia, ville que baignent des canaux concentriques et que survolent des cerfs-volants. Je devrais désormais énumérer les marchandises qu'on peut acheter ici avec profit : agate onyx chrysoprase et autres variétés de calcédoine ; tresser des louanges à la viande de faisan doré qu'on y cuisine sur la flamme d'un bois de cerisier bien sec et qu'on saupoudre de grandes quantités d'origan ; évoquer ces femmes que j'ai vues prendre leur bain dans le bassin d'un jardin et qui parfois – à ce qu'on raconte – invitent le voyageur de passage à se dévêtir avec elles pour les pourchasser dans l'eau. Mais avec ces informations, je ne te dirais pas la véritable essence de la ville : parce que, tandis que la description d'Anastasia ne cesse de réveiller les désirs l'un après l'autre pour t'obliger à les étouffer, pour celui qui se trouve un matin en plein cœur d'Anastasia,

les désirs se réveillent tous ensemble et l'encerclent. La ville apparaît alors comme un tout dans lequel aucun désir ne se perd et dont on fait partie, et comme elle jouit de tout ce dont on ne jouit pas, il ne te reste qu'à habiter ce désir et à en être content. C'est un tel pouvoir, que l'on dit parfois maléfique parfois bénéfique, que détient Anastasia, ville trompeuse : si tu travailles huit heures par jour comme tailleur d'agates onyx chryso-prases, les efforts qui donnent forme au désir prennent de ce désir leur forme, et tu crois jouir dans Anastasia tout entière alors que tu en es seulement l'esclave.

LES VILLES ET LES SIGNES

1

L'homme chemine plusieurs jours parmi les arbres et les pierres. Il est rare que l'œil s'arrête sur une chose, et c'est quand il l'a reconnue comme le signe de quelque chose d'autre : une empreinte sur le sable indique le passage d'un tigre, un marais annonce une veine d'eau, la fleur de l'hibiscus la fin de l'hiver. Tout le reste est muet et interchangeable ; les arbres et les pierres sont seulement ce qu'ils sont.

Enfin, le voyage conduit à la ville de Tamara. On y pénètre par des rues hérissées d'enseignes qui pointent des murs. L'œil ne voit pas des choses, mais des figures de choses qui signifient d'autres choses : la tenaille indique la maison de l'arracheur de dents, le pot la taverne, les hallebardes la salle de garde, la balance le marchand de fruits et légumes. Statues et écussons représentent lions dauphins tours étoiles : signes que quelque chose – mais qui sait quoi? – a pour

signe un lion ou un dauphin ou une tour ou une étoile. D'autres signaux avertissent de ce qui est interdit dans tel ou tel lieu – entrer dans la ruelle avec des charrettes, uriner derrière le marchand de journaux, pêcher à la ligne depuis le pont – et de ce qui est permis – donner à boire aux zèbres, jouer aux boules, brûler le cadavre de ses parents. Depuis la porte des temples, on peut voir les statues des dieux, représentés chacun avec ses attributs : la corne d'abondance, la clepsydre, la méduse, par quoi le fidèle peut les reconnaître et leur adresser les prières qui leur reviennent. Si un édifice ne porte ni enseigne ni figure, sa forme même et le lieu qu'il occupe dans l'ordre de la cité suffisent à en indiquer la fonction : le palais royal, la prison, l'hôtel de la monnaie, l'école pythagorique, le bordel. Les marchandises que les vendeurs exposent sur leurs étals ne valent pas non plus pour elles-mêmes, mais comme signes d'autres choses : le bandeau brodé pour le front veut dire élégance, la chaise à porteurs dorée pouvoir, les volumes d'Avveroès savoir, le psé-lion pour les chevilles volupté. Le regard parcourt les rues comme des pages écrites : la ville te dit tout ce que tu dois penser, elle te fait redire son discours, et tandis que tu crois visiter Tamara tu ne fais qu'enregistrer les noms par lesquels elle se définit elle-même et toutes ses parties.

La véritable forme de la ville sous cette dense enveloppe de signes, ce qu'elle contient ou ce qu'elle cache, l'homme sort de Tamara sans l'avoir sue. À l'extérieur s'étend la terre vide jusqu'à l'horizon, s'ouvre le ciel où courent les nuages. Dans la forme que le hasard et le vent donnent aux nuages, l'homme est déjà enclin à reconnaître des figures : un voilier, une main, un éléphant...

Italo Calvino

Les villes invisibles

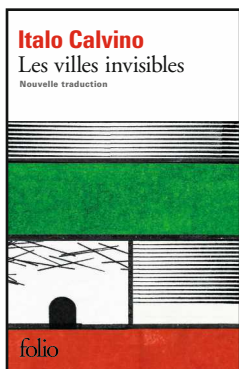
Nouvelle traduction de l'italien par Martin Rueff

« Les villes comme les rêves sont construites de désirs et de peurs, même si le fil de leur discours est secret, leurs règles absurdes, leurs perspectives trompeuses, et que chaque chose en cache une autre.

— Moi, je n'ai ni désirs, ni peurs, déclara le Khan, et mes rêves sont composés soit par mon esprit soit par le hasard.

— Les villes aussi se croient l'œuvre de l'esprit ou du hasard, mais ni l'un ni l'autre ne suffisent pour faire tenir debout leurs murs. »

À travers un dialogue imaginaire entre Marco Polo et l'empereur Kublai Khan, Italo Calvino nous offre un « dernier poème d'amour aux villes » et une subtile réflexion sur le langage, l'utopie et notre monde moderne.



Les villes invisibles

Italo Calvino

Cette édition électronique du livre
Les villes invisibles de Italo Calvino
a été réalisée le 29 octobre 2020
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782072883491 - Numéro d'édition : 362665).

Code Sodis : U31149 - ISBN : 9782072883521.

Numéro d'édition : 362668.